



A l'occasion de la sortie au Pays-Bas de *Mascarade*, nous avons pu échanger avec le réalisateur Nicolas Bedos. Le film, présenté hors compétition au Festival de Cannes 2022, relate la rencontre d'un jeune gigolo et d'une sublime arnaqueuse prêts à tout pour s'offrir une vie de rêve sous le soleil brûlant de la Côte d'Azur.

Quelle est la genèse de ce film ?

Je cherchais à réaliser un film noir. Cruel. Je gardais en tête des bribes d'images sur un milieu que j'avais observé. On retrouve dans *Mascarade* un véritable clash des cultures. Les personnages sont baladés dans ce monde.

La côte d'Azur est une région qui possède une ambiance propre à elle, où l'entre soi peut être pesant. Quelle importance tient-elle dans votre film ? Entre critique et ode ?

La côte d'Azur est mythique, éclatante, de toute beauté avec ce soleil quasi-permanent. Mais malgré des personnages attachants, l'ambiance est pesante, assez glauque. C'est ce paradoxe que je souhaitais mettre en lumière. Une situation dangereuse où se mêlent esthétique – des paysages, des personnages, et leurs tenus, mais aussi la drogue, l'argent. « *The French riviera is a sunny place for shady people* » (dixit le romancier Somerset Maugham ndr.),

ENTRETIEN AVEC NICOLAS BEDOS

PAR L'ALLIANCE FRANÇAISE D'AMSTERDAM

C'est une chimère, avec ses illusions, ses trahisons et dangers.

Pourtant, on remarque une certaine tendresse envers vos personnages, pas très sympathiques au premier abord. C'était important pour vous, de ne porter aucun jugement ? Et quelle est la morale dans tout ça ?

S'il y a une morale, c'est qu'il ne faut pas vivre comme eux ! Même si je les condamne moralement, ce genre de personnages existe : ils sont souvent intelligents, inventifs et courageux. Mais je voulais avant tout révéler comment ce milieu fonctionne. Il est inspiré d'une histoire vraie, ou plutôt d'une myriades de situations existantes. Je me reconnais dans les romans de cap et d'épée. Mais aujourd'hui, le principe d'identification est sectorisé.

"S' il y a une morale, c'est qu'il ne faut pas vivre comme eux !"

Vous nous présentez une société en perpétuel conflit, pouvez-vous nous en parler ?

Je tire notamment mes références de Scorsese, avec *Les affranchis* (1990 ndlr.). Et j'assume le voyeurisme : je montre un monde que l'on ne connaît pas. On peut voir du reflet dans toutes les histoires que l'on raconte.

"J'ai toujours de la tendresse. Y compris pour les ordures."

Le cinéma doit montrer le réel, mais aussi nous en dégager. J'ai fait un film que j'aurais aimé voir au cinéma. Je dévoile le désir charnel : J'en ai croisé des Margot ! (interprétée par la sublime Marine Vacth, ndlr). J'en ai vu des François Cluzet (Simon dans le film, ndlr). Encore une fois, c'est un monde qui existe. Des Margot parcourent Cannes, Paris, ou encore Instagram. Regardez le milieu du rap, avec ce goût pour le confort, l'argent. J'ai toujours de la tendresse. Y compris pour les ordures. C'est le plaisir de ce métier. J'ai pour mission de trouver la part d'humanité des gens antipathiques.



Essayez-vous de dire quelque chose sur l'état du cinéma aujourd'hui ?

Oui : je suis effrayé par cette époque. On applaudit la

vertu, les bons sentiments. J'ai toujours essayé de sauver des personnages condamnables, comme Simon (François Cluzet ndlr). Mais ce n'est pas une satire corrosive. J'aimerais pouvoir faire cohabiter différents styles cinématographiques. Il faut que l'on cesse de se déchirer ! De plus en plus, la radicalité se fait au détriment d'une certaine tolérance. Il y a des passerelles possibles entre cinéma d'auteur et des films à tendance plus commerciale.

On politise de plus en plus. D'ailleurs je vous assure que le cinéma de contestation est très soutenu. Je trouve dommage dans le rapport entre médias et presse que l'on veuille cloisonner les genres. Un casting populaire ne fait pas de nous des vendeurs de camelote ! Je reste convaincu qu'il y a une voix pour le cinéma d'auteur populaire.

Pouvez-vous nous parler de la ligne entre fiction et biographie qui semble assez floue dans votre film ? Notamment le personnage d'Isabelle Adjani.

Je me situe entre les deux. Mes films sont très personnels. Ma démarche est intime, à la limite de l'autobiographie. Je fais entendre cette voix à travers mes réalisations.

J'ai été élevé par des parents âgés et ai eu le privilège de faire ce métier tardivement. Je rends hommage à certains films. Mon rêve serait de voyager dans le temps. Plein de personnes sont douées pour peindre la réalité ; ma singularité se situe dans un autre registre. On peut aimer James Ivory sans avoir l'impression de trahir Barry Lindon ou les frères Dardenne. Amour, trahison, désir. Ce sont les notions superficielles et bourgeoises d'un monde qui m'effraie. *Mascarade* a pour but de donner envie de danser, faire l'amour et souffrir. Tout ça en même temps ! C'est un conte en quelques sortes.

"Mascarade a pour but de donner envie de danser, faire l'amour et souffrir."

Est-ce qu'on ne change pas tous un peu d'identité selon la personne à qui on fait face ?

Bien sûr ! Je filme souvent des mythomanes. Ça remonte à Beaumarchais, Marivaux. On joue à la poupée avec nos personnages.

On a l'impression d'avoir à faire à un film assez nostalgique, thème que l'on retrouve déjà dans *La belle époque* par exemple. Cela reflète-t-il votre état d'esprit ?

Ce que j'ai à défendre est l'éclectisme entre une production fabriquée et le cinéma d'art et essai, souvent ressenti comme hermétique. Comme disait

**"J'ai tendance à vouloir
m'extraire du présent"**

Molière, « *Il n'y a pas de honte à plaire !* ». J'essaie de plaire de façon sincère, en aimant mes personnages. Le cinéma n'est considéré que par son propos. Pourtant, un film n'est pas seulement un propos ! Certains films m'ont bouleversé pour des raisons inexplicables, si ce n'est la puissance de l'image et la musique.

Propos recueillis par Dorine Lebreton,
le 22 mai 2023 pour l'Alliance Française d'Amsterdam.
Mise en page par Mona Schmitt.

Un grand merci à Ella Gijssels et Merel Olland de Paradisio Films,
Merci à Benoit Sauvage et Pathé International pour cette opportunité de rencontre.

Si je suis nostalgique ? Oui, mais ce n'est pas une nostalgie militante ! Je suis sensible à des œuvres, des tableaux comme *Guernica* de Picasso. C'est ma névrose personnelle.

J'ai tendance à vouloir m'extraire du présent. Le public suit ma démarche pour s'évader dans des bulles temporelles. C'est une temporalité alternative, très personnelle. Chez moi, on ne sait pas si c'est un appartement contemporain car tout ramène aux années 30.

